

ROGER NIMIER

Journées de lecture

PRÉFACE DE
MARCEL JOUANDEAU

nrf

GALLIMARD

Préface

Roger Martin du Gard était friand des derniers mots que prononcent les hommes et leur attitude dans l'agonie l'intéressait particulièrement.

Pour mon compte, je fais beaucoup plus de cas de nos commencements. Il y a une façon d'entrer dans la vie qui nous désigne tout de suite comme un homme ou un faux jeton, comme une âme élégante ou un sagouin, comme un élu ou un damné.

J'ai eu le bonheur de connaître Roger Nimier adolescent. Le soir, après ses cours du lycée, il venait souvent, rue du Commandant-Marchand, me faire signer de beaux exemplaires de mes livres. Ses parents habitaient boulevard Pereire. Nous étions voisins.

Comment m'a-t-il été présenté? Je crois qu'il s'est présenté tout seul. Un naturel et une franchise, qui n'étaient qu'à lui, autorisaient ces audaces et vite la discrétion et les délicatesses, dont il parait son avènement dans votre vie, vous gagnaient à lui. Il vous avait séduit, sans la moindre équivoque possible.

Garçon échevelé, souriant, bien portant, le visage épanoui, le regard qui étincelait, il piquait l'attention d'autant plus que sa joie de vivre s'étalait sur un fond de gravité. Il avait le don d'admirer qui honore d'abord celui qui le détient.

Dans l'un des chapitres de ce livre, il parle d'une photographie de Drieu qui se trouve dans mes albums. J'ai placé tout près la sienne, en hussard bleu. Tous les deux sont soldats, Drieu coiffé d'un képi, Roger d'un calot, avec des airs d'archanges; c'est sans doute ce visage de leurs vingt ans qui ressuscitera au dernier jour.

Ah! les pneumatiques de Roger! Voilà qui situe un être. Voilà

ce qui déjà portait son cachet. Par générosité sans doute et pour marquer un empressement passionné, jamais il ne m'écrivait par le courrier de tout le monde, et toujours sur du papier si somptueux que l'enveloppe était surchargée de timbres. Incapable de calcul, il vivait de profusion, comme il est mort dans une sorte d'éclat qui lui ressemblait. Chez lui jamais ni hésitation ni rature. Le plus fort, c'est que ces messages coûteux ne répondaient à aucune urgence. Il lui est arrivé de m'adresser télégraphiquement à propos de rien une maxime de La Rochefoucauld, et par malice un peu défigurée. Je le grondais pour son gaspillage, ce qui le faisait se moquer de ma chicherie.

On imagine avec quelle mélancolie je ranime ces souvenirs. A peine était-il devant moi, il songeait à me quitter, de peur de me causer une perte de temps ou de patience. J'ai vu peu de jeunes gens savoir partir comme lui. Rien de plus difficile aux timides et sa hardiesse apparente n'en était pas démunie. Un instinct très sûr de ce qu'il vous devait et se devait, un tact sans faille, bien plutôt que sa bonne éducation, le guidaient dans ces occasions. C'est en ne s'attardant pas auprès de vous qu'il vous témoignait son respect. Il se posait comme un oiseau à quelques pas de moi tout d'un coup et je constatais son absence, avant de m'être aperçu de ce qu'il y avait d'insolent et de touchant dans sa façon de me dévorer des yeux. Ce garçon ne pesait pas. Il brûlait la terre, l'espace, le temps et c'est ainsi qu'il nous a faussé compagnie pour toujours, comme on se dérobe.

Nos derniers rapports n'ont pas été moins édifiants de sa part que nos premiers contacts. J'étais gravement malade du cœur, alité à Rueil, en danger de mourir et fort préoccupé d'assurer à ma petite Céline la possession du logement que je tenais à lui laisser. Que de visites Roger me fit pour régler entre mon éditeur et moi certaines tractations qui m'auraient permis de fermer les yeux tranquille, si j'avais dû disparaître et à ma honte c'est lui qui a été désigné par le sort, subrepticement, contre toute justice.

Je le verrai toujours franchir, en courant, la porte du bureau qui précède ma chambre et s'élançer, en criant : « Tarsitius, Tarsitius! » avant de se pencher sur mon lit, en même temps qu'il tirait de son sein un contrat en règle. Tarsitius a-t-il existé? Les hagiographes racontent qu'il portait sous sa tunique à ceux qui étaient condamnés à servir de nourriture aux bêtes les saintes

espèces, ce qui lui aurait valu de subir à son tour le martyre. Il serait mort lapidé, mais son nom ne figure pas pour autant dans le Grand Larousse ni dans La Légende dorée. Cette allusion suppose que Roger, tout comme moi, nourri dès son enfance parmi les lévites, n'ignorait rien de la mythologie secrète des séminaires, ce qui favorisait entre nous un supplément d'intimité.

Je voudrais faire mémoire ici de deux grandes émotions que je dois à Roger Nimier, la première, en présence d'une page des *Épées*, son premier livre, quand il parut. Ce fut comme si j'avais reçu une gifle de gloire, une gifle de lumière. On disait chez moi qu'en de telles rencontres on voyait trente-six chandelles, ce qui faisait papilloter les yeux. Et puis ce fut le choc affreux que je ressentis dans la porte de notre parc, où j'accueillais ce matin-là Jean Denoël, quand il me dit à brûle-pourpoint : « Roger Nimier n'est plus. »

Est-ce qu'on peut voir quelqu'un rétrospectivement par personne interposée? Si oui, j'ai en vérité, le temps d'un éclair, aperçu Roger Nimier vivant le surlendemain de sa mort. Je l'ai aperçu, comme si le passé s'était pour moi entrouvert, pour me permettre ce recouplement miraculeux. Deux jours après la mort de Roger en effet, je rencontrai un ami qui me tint à peu près ce propos : « Vendredi soir, je quittais la rue des Saints-Pères, un peu avant huit heures, pour m'engager dans la rue de l'Université que je suivais nonchalamment quand, au coin de la rue de Beaune, se dressa devant moi dans une étrange lumière, un couple singulier, deux êtres qui me parurent plus beaux et plus grands que nature. Était-ce l'effet du soleil qui brillait ardemment derrière eux, qu'ils éclipsaient et qui les auréolait, comme il arrive aux personnages sacrés dans les mosaïques de Ravenne? La jeune femme, ses cheveux dorés épars sur les épaules, le chevalier qui l'escortait avaient je ne sais quoi de magique, de fascinant. Je veux dire que l'un et l'autre, ils n'avaient pas l'air de ce monde. On eût dit des personnages de rêve, impairs et accordés. Une sorte d'ivresse, répandue sur leur visage, gagnait leurs membres qui semblaient appartenir à des corps glorieux. Impossible, quand je les eus dépassés, de ne pas me retourner pour voir encore flamber dans le soir leurs silhouettes galvanisées et toute la nuit ils me hantèrent, réduits peu à peu à un halo de feu. Or, comme j'avais remarqué auprès d'eux un ami, je ne manquais pas le lendemain de le rejoindre pour l'interroger : « Ah! me dit-il, les

yeux noyés de larmes, nous avons été sans doute, toi et moi, les derniers à les voir vivants. »

Le mérite des études, qui sont réunies dans cet ouvrage, c'est qu'elles n'ont rien de didactique et Dieu sait qu'elles n'en sont pas moins instructives. Au contraire.

Presque toujours, notre jeune critique aborde les écrivains, dont il va parler, sans acrimonie, avec sympathie. S'il est quelquefois dur, agressif, c'est au-delà de tout parti pris, en passant. Ce qu'il se propose chez ceux qu'il considère comme ses maîtres ou ses amis, ce n'est ni de les exalter, ni de les abaisser, ni de les louer, ni de les honnir, mais de les comprendre. Il cherche uniquement à saisir le caractère dominant de chacun, son point fort, sans laisser de signaler les faibles, s'il y en a. Il a quelquefois de l'humeur. Il donne plus volontiers dans l'humour. Où il excelle, c'est, comme les prospecteurs de bons vins, à dégager et définir le fumet, la saveur d'un ouvrage, pour nous en faire partager le parfum, le goût.

Ses commencements sont de premier ordre. Il attaque avec une sorte de bravoure, parfois avec fureur, comme on monte à l'assaut d'un promontoire. Va-t-il parler de Barrès, il disserte d'abord sur les parallèles, exercices littéraires, en suggère un entre Gaston Gallimard et Bernard Grasset, « qui ferait un bon devoir de première supérieure, dit-il à la cantonade, mais nous ne sommes pas en classe », avant de passer à une confrontation judicieuse entre Gide et l'auteur du Jardin de Bérénice, pour avoir l'occasion de nous piper, en nous demandant des deux quel est l'auteur d'une page qu'il cite. Or, elle est de Sartre. Chez Roger, il y avait, à côté du plus grand sérieux, le côté pitre. Son respect pour Barrès n'est pas douteux, ce qui n'empêche pas les propos sévères qu'il tient sur ce qu'il appelle le jargon d'Amori et dolori sacrum.

Il a un penchant pour Maurras, dont il nous représente l'existence « comme une bataille perpétuelle parmi les aspects innombrables d'un univers mouvant qui ressemble plus au dédale du Minotaure qu'au temple des définitions justes ». « Pendant l'occupation, écrit-il, Maurras continue à manier ses balances, sans s'apercevoir que les poids sont truqués. » A propos du style du bonhomme, il lui reconnaît la prose la plus vigoureuse, la plus « éclairante », dans le domaine des idées, qu'on ait employée depuis Malebranche, pour avouer que poète, il ne connaît plus de limites, quand il est mauvais, il l'est jusqu'au ridicule. On ne

peut que se découvrir devant la définition qu'il donne, pour finir en beauté, de l'âme de Maurras, « comme empoisonnée d'elle-même, qui se cache dans les lumières qu'elle dispense ».

Le portrait, qu'il brosse de Radiguet, est un chef-d'œuvre : « Tous ceux qui l'ont connu parlent d'un petit être myope, habituellement silencieux, qui promenait son visage de marbre au milieu des conversations et des rires. Il portait une canne pour se vieillir. » Plus loin : « On le situerait volontiers dans une autre période de notre histoire littéraire. Souvent nous croyons lire un contemporain de Parny. Le plus intéressant, dans Les Joues en feu, comme dans ses Vers libres, reste l'érotisme. C'est un érotisme enfantin, cruel, qui s'amuse du trouble et du plaisir, plutôt que de les prendre au sérieux. » Péroration : « Chaque époque possède son bon jeune homme mort trop tôt. C'est Vauvenargues, et Voltaire accuse le sort. Si Radiguet avait vécu, il aurait aujourd'hui cinquante ans. C'est impossible. Il était trop pressé de rejoindre le peuple des statues, auxquelles il ressemblait si fort. » Autrement dit, les dieux l'aimaient trop pour ne pas lui épargner la décrépitude.

De Drieu : « C'est encore un jeune soldat sur le quai d'une gare; vous verrez sa photographie chez Jouhandeau, la main tendue vers l'Univers, pour que l'Univers la broie, et sa jeunesse retrouvée dans la mort. »

Veut-il nous entretenir de Jean Cocteau, c'est encore à Gide qu'il recourt comme à un point de repère et il trace de celui-ci un portrait au charbon sur le mur : « Gide, c'est le Français moderne, pénétré de son importance, transportant cinquante kilos de culture occidentale sous ses semelles à chaque pas qu'il fait, fervent comme une institutrice anglaise et d'ailleurs bon écrivain, comme l'était Frédéric II. » Cela doit signifier que l'auteur de Paludes écrit le français comme un roi étranger en vacances, initié, bien sûr, dès sa jeunesse, aux ressources de notre syntaxe et de notre vocabulaire. Il poursuit : « Cocteau l'agaçait par son agilité, son esprit, sa faculté de toucher à tout et de ne coller à rien, enfin par sa grâce, son espièglerie, sa facilité... Ils ont changé de passions comme de chemises, André-qui-pleure allant d'Oscar Wilde à Lénine, Jean-qui-rit d'Edmond Rostand à Sartre. » Les mesures sont bien prises. Tout est dit. On pourrait extraire de ces Journées de lectures autant d'excellents parallèles que de portraits parlants.

Au tour de Céline : « Il est très naturel, convient Nimier, de ne pas l'aimer. On peut également l'adorer. On l'accuse d'avoir inventé des gros mots pour le plaisir, quand il lançait seulement des invectives au sens grec : exhortations au combat contre les puissances néfastes. Sans aller jusqu'à Homère, c'est là une tradition celte. » Encore : « A une autre époque, il se serait abandonné à la préciosité, son péché mignon (jusque dans les titres de ses livres), et à son besoin de faire danser les mots, sans souci des conséquences. Il faut être bagarreur, pour le comprendre. » Qui l'a été plus que toi, Roger ? Aussi l'as-tu bien compris.

De Cendrars : « Il appartient à cette fameuse lignée de bavards, dont l'Histoire nous garde le souvenir : Rabelais si l'on veut, et Diderot, et Restif, et Miller. C'est un genre littéraire autant que l'épopée, dont M. Brunetière parlait si souvent en ajustant ses lorgnons. » « Cendrars jongle avec la géographie. Soudain, il plonge dans une pile de vieux livres. C'est pour nous dévoiler la légende de saint Joseph de Cupertino, dont il fait le patron de l'aviation » (parce qu'il lévissait). « C'est en se mesurant à des réalités nouvelles que Cendrars a situé son œuvre. Le lyrisme, qu'on croyait définitivement étouffé par les fumées des trains ou celles de l'atome, quand il se fâche, gouverne à nouveau, etc. »

Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens qui aient une connaissance approfondie, minutieuse et sans lacune de notre littérature, que ce soit celle du passé ou la production contemporaine dont l'abondance est cependant accablante. Ce qu'on peut admirer chez Roger Nimier, c'est qu'il n'ignore rien des dessous et des arrière-plans historiques, propres à nous éclairer sur les écrivains dont il se propose de nous entretenir, fussent-ils antérieurs de trois générations à la sienne.

« On devine, écrit-il, ce qui a attiré François Mauriac dans Le Sillon. » En 1908, j'étais en la compagnie du frère de François, Jean Mauriac, qui était prêtre, cela au moment même où le pape régnant condamnait Marc Sangnier. J'avais vingt ans. Roger n'avait pas vu le jour. Ce jeune mouvement de gauche, on dirait aujourd'hui progressiste, avait dû séduire toute la famille de l'auteur de Thérèse Desqueyroux.

Les articles de François Mauriac, qui paraissent dans Le Figaro, poursuit Roger Nimier, « conviennent à sa nature nerveuse et à son besoin de rester en contact avec les trois mille personnes qui sont Paris. Bernanos lui trouvait « de la patte » et Paulhan dira

d'un de ses pamphlets : « Ah! Pourquoi n'écrit-il pas ses romans de cette façon? » Le temps viendra peut-être, poursuit Nimier, où la radio nous livrera son monologue intérieur, au sortir de chaque générale. » Il fallait dire : après chaque émission importante de la télévision. Mais il y a déjà dans cette prévision un je ne sais quoi de prophétique. Louons la perspicacité de ce qui suit : « François Mauriac aimerait assez parler à ses ennemis, sans que ses lecteurs habituels s'en doutent. Comme il n'existe pas de signe typographique appelé « clin d'œil », il se contente de les adjurer, dans un style frémissant, ou de les condamner avec hauteur. » Voilà qui est merveilleusement vu et parfaitement dit.

Le parallèle avec André Gide est à citer tout entier : « Comme André Gide, François Mauriac est partagé entre la générosité et la prudence. Gide mettait la générosité à l'extérieur, il était beaucoup plus adroit dans ses dosages. Mauriac manque d'adresse. Il s'en mord les doigts un jour et s'en frotte les mains, une semaine plus tard, parce qu'il comprend que ses gaffes le rajeunissent. » Même intelligence toujours et même bonheur d'expression.

Il y avait entre Jacques Chardonne et Roger Nimier des connivences intimes. Chardonne septuagénaire avait fait à ce bête-jaune l'honneur, sinon de lui consacrer, de lui adresser un livre qui ressemblait à une longue lettre personnelle. Le chapitre, réservé à Chardonne dans le présent recueil, est sans flatterie, mais d'une clairvoyance qui est un hommage plus précieux : « Faire un bon usage du temps, voilà une des leçons de l'œuvre de Chardonne. Ici on se rappellera Fénelon qui n'est pas d'une famille si lointaine. » Pour conclure, il cite son ami : « Je me disais : c'est une faveur en ce monde que d'être enchanté; il faut la saisir et même y ajouter un peu. »

J'ai décanté le présent ouvrage pour mon plaisir et un peu pour montrer comment en extraire la quintessence, l'esprit. Il serait indiscret de retarder davantage le plaisir du lecteur.

Marcel Jouhandeau.

Alain

Bergson se portait encore beaucoup. On parlait cependant d'un savant viennois, nommé Freud, plus chic et plus pervers. C'était l'après-guerre, époque de bouleversement, d'enthousiasme et d'inquiétude littéraires. *La Nouvelle Revue Française* s'était trouvé un penseur, d'une étoffe un peu rugueuse, mais très convenable au point de vue de la morale et des idées. Il était en effet radical-socialiste, disciple de Descartes et, s'il disait du mal de Proust, Gide n'en souffrait aucunement.

Pourtant, Alain n'était pas un produit authentique de la rive gauche intellectuelle. C'était un professeur de philosophie qui, de 1906 à 1914, avait écrit chaque jour dans *La Dépêche de Rouen* un billet d'une page et demie, sur les sujets qui lui plaisaient.

En étudiant ce premier Alain, qui débute dans le pamphlet et dans l'essai, on est surpris par sa démarche pesante. Certes, il avait conscience de s'adresser à un grand public provincial et non pas au lecteur-type de la N. R. F., à cet intellectuel dont le cerveau est luisant, l'œil prompt, les réflexes subtilement prévus. Néanmoins, il s'appliquait trop à la naïveté. Sous sa plume l'auteur du *Parménide* devenait une sorte d'épicier des idées. En politique, c'était une horreur absolue du progrès, un égal éloignement des réactionnaires et du socialisme, des curés et des syndicats, et tout cela avec des raisons frileuses, dont l'accent autoritaire ne suffit pas à convaincre. Descartes et La Bruyère étaient mieux venus en défendant le régime sous lequel ils vivaient, pour le seul motif qu'il était là et que son existence lui servait de preuves.

Le refrain de ces premiers propos était une note optimiste avec une nuance de pédanterie. Parallèlement, beaucoup de jolies trouvailles.

C'est là qu'un lecteur attentif avait sujet de s'étonner. En effet, le gros bon sens d'Alain était cousu de paradoxes. Ce pacifiste respectait l'armée, vénérait Napoléon. Cet anticlérical admirait *Le Sillon*. Ce radical défendait le latin et le grec, considérés à l'époque comme les armes de la réaction. Enfin, à chaque instant, il passait de l'éloge des principes à l'éloge de l'expérience, sans qu'un lien très net apparût entre ces deux conceptions.

Cet Alain décevant était admirable quand il abordait des notions beaucoup plus humaines et d'ailleurs plus complexes : le bonheur, la culture, l'amour, la littérature. La clé du mystère, une lecture très attentive des premiers *Propos* la laisse entrevoir; mais on la trouve beaucoup plus facilement dans les livres qui suivirent, depuis les *Souvenirs concernant Jules Lagneau* jusqu'aux *Saisons de l'esprit*, car il est assuré que ce romancier de la philosophie, comme les autres grands romanciers, connut sa maturité tardivement.

L'explication est d'ordre sentimental; elle tient à une forme d'esprit plus qu'à une démonstration ou à quelque intuition fondamentale. Cette proposition peut étonner, si l'on songe à tant d'affirmations intellectualistes, à tant de révérences devant les fortes têtes du passé : Aristote, Renouvier, Hegel, Auguste Comte. Elle n'en a pas moins l'avantage de nous placer au cœur du problème.

D'une part, nous voyons un Alain sceptique, mauvais caractère, ennemi des lois (sans la fureur qu'y mettait l'« élégant Barrès », comme il dit avec mépris). D'autre part, un Alain qui affirme : « Un préfet de police est, pour mon goût, l'homme le plus heureux », parce qu'un préfet de police est toujours pris dans un enchaînement d'actions que lui réclament les événements; un Alain constructeur, ami de l'ordre, fidèle aux choses, à leurs lois. En littérature, cela fait un lecteur de Stendhal et un admirateur de Balzac. En philosophie, cela nous donne une curieuse dispute à l'intérieur du même cerveau qu'expriment les premiers *Propos*, puis la réconciliation, dans les ouvrages ultérieurs.

Sa première maxime, la voici : il est indispensable d'avoir

mauvais esprit. Ce devoir moral assure la séparation de l'âme et du corps, telle que la voulait Descartes. Plus tard, quand il racontera ses souvenirs de lycée ou de guerre, il se montrera farouchement ennemi de l'autorité, attentif à démolir ses prestiges, et pourtant excellent maître, habile canonnier.

On nous a décrit souvent le charmant professeur qu'il était, quand il entrait dans la cour du lycée en narguant le proviseur. « *Statara fuit procera, vultu modesto ruborisque pleno* », dit Suétone. Voilà le portrait de l'homme d'ordre, quand il se veut anarchiste.

C'est la théorie du citoyen contre les pouvoirs. Les pouvoirs ne changent guère. Il y aura toujours des riches (et Alain ne consent pas au socialisme pour les supprimer), toujours une administration proliférante et impérieuse. Contre les formes diverses de la tyrannie, l'homme préservera sa liberté et en même temps la liberté universelle, par une méfiance constante, quelques accès de colère et un bulletin de vote glissé fièrement dans l'urne, tous les quatre ans.

Cette politique radicale ne semble pas très féconde. Elle s'accompagne d'une grande prudence dans l'ordre économique. Alain jugeait les machines très utiles pour prouver comme l'esprit humain est ingénieux, mais il redoutait le machinisme. Son idée plus ou moins cachée, c'est qu'il n'y a pas de progrès réel ni souhaitable de ce côté-là : une locomotive consomme autant de travail pour nous transporter qu'une diligence autrefois.

Si Alain fut d'un médiocre secours au président Herriot, il fut pourtant un professeur admirable. Ici, le mauvais esprit s'appelait la générosité. Cet enseignement faisait une grande place à la volonté. A tout instant, il y était rappelé que l'erreur est moins néfaste que l'indécision.

Aucune idéologie de l'action dans cette tendance. L'action dont parle Alain n'est pas le pragmatisme. Elle n'est pas considérée comme une fin. Toute sa doctrine morale est d'abord basée sur le présent.

On dira peut-être un jour que les impatients ont fait des doctrines à leur image où tout est fondé sur l'instant. C'est la décision cartésienne et l'idée qui veut que la volonté produise l'être, comme le mouvement crée la matière. Les changements sociaux, la durée sont donc niés par un violent

mouvement d'esprit. Ainsi peut-on traduire le grec en français, le cheval en voiture et l'homme reste identique à travers les saisons de la terre qu'il habite.

La perception actuelle est donc la garantie de la vérité et le lit de toutes nos pensées réelles. Alain fera la distinction des pensées réelles et des pensées apprises, les premières réclamant un effort pour aboutir, un cheminement pour fabriquer l'évidence et qui sera, à lui seul, l'évidence. Alors elles parviennent à la dignité d'une substance, dignité qui ne se maintiendrait pas sans un acte de foi. « Lagneau disait qu'une preuve à la rigueur changerait l'esprit en chose. » Dans l'ordre pratique, le bonheur est le résultat de cette fidélité au monde.

Après cela, rien d'étonnant si l'histoire est répudiée. Elle est, pour Alain, le domaine des faux-semblants. Elle ne vit que de pittoresque et il n'y a pas de leçons de l'incertain : tout est dans l'esprit du jeune garçon et dans le monde qui est en face de lui, tout et tout de suite. Il est dommage que ce mépris, parfois, se confonde avec l'ignorance. C'est ainsi qu'il vante quelque part les mœurs honnêtes de l'armée impériale, ce qui est flatteur mais injustifié.

De même, il raille la psychologie héritée de Bergson et de William James. Il n'y trouve que rêverie, vains détours, une simple hydrologie de la conscience. Il reprend contre Bergson, qu'il appelle cependant « un homme de ressource », la querelle engagée par Socrate contre Héraclite. On sait qu'à la fin du *Cratyle*, Socrate se demande « s'ils ont raison, ceux qui osent prétendre que tout coule... à l'image, bonnement, des gens qui souffrent d'un rhume de cerveau ». La science des états d'âme est une imposture pour Alain. Il le répète sans cesse, la pensée n'est pas faite pour se penser, elle doit s'appliquer à l'objet ou à l'idée, sans se préoccuper d'elle-même. Après Descartes, il refait le procès de l'imagination.

« L'imagination nous déçoit de plus d'une manière, mais principalement parce que nous la croyons annonciatrice par cette agitation présente qu'elle nous fait sentir; mais ce stérile mouvement se termine à lui-même; l'agitation est toujours au présent et les projets sont toujours au futur. »

Quant à l'inconscient, il n'est qu'un mouvement supposé. C'est une doctrine morale qui n'ose dire son nom, un passivisme qui nous laisse béats devant nos forces intérieures,

alors qu'il s'agit toujours, en philosophie comme au matin, de nous réveiller.

Venons-en à sa seconde maxime : l'homme doit se réconcilier avec lui-même. Ici, l'influence d'Auguste Comte est prépondérante. Alain n'admet pas que les philosophes soient placés dans des camps opposés, chacun tirant à soi toute la couverture. Il les met d'accord de force, il feint de croire que Platon, Descartes, Kant, Hegel disent tout à fait la même chose. Cette science admirable se résumerait de la façon suivante : l'homme voit d'abord des objets qui le trompent et il se crée des dieux. Quand il a reconnu ces apparences comme telles, il voit les choses pour de bon. Alors, il découvre son propre esprit à travers ses lois et son pouvoir de décision qui crée des lois à chaque instant. Les « choses pour de bon », ce ne sont pas les noumènes de Kant, puisqu'ils sont hors de notre portée. Ce sont les choses maintenues par l'esprit dans leur vérité et dans leur solidité natives. Tout se passe comme s'il y avait eu un accord originel entre le monde et l'homme, rompu par la faute de quelque malin génie, qui risque de se nommer la précipitation, puis le sommeil. Le mélange de la précipitation et du sommeil se nomme encore la présomption. C'est aussi la gratuité des rêves contre laquelle on doit lutter en courant au nécessaire comme on marche au canon. « La nécessité étalée comme un grand pays bien au clair, et hors de nous, vaut toujours mieux que cette nécessité repliée que nous sentons au creux de nous. » En somme, l'univers est la guérison de l'homme, son plus-grand-corps, où il doit lancer ses passions pour s'en délivrer : en se heurtant à l'espace et au temps, elles retrouveront les chemins de la raison.

Quant au collège philosophique dont il fait son entourage, on voit très bien comme il le fait aller du même pas. Platon a dissipé les ombres dans la caverne, mais Descartes lui prête sa lanterne pour mieux voir. Bientôt vient Kant qui explique l'origine des ombres, puis Hegel qui fait une métaphysique de l'Esprit où tout s'enchaîne par des liens dialectiques. L'autre aspect de cette construction, c'est Auguste Comte, la méthode sociale et les connaissances bien rangées.

Ainsi s'apaisent les disputes entre les vrais philosophes,

mobilisés pour la bonne cause, celle de la libre pensée. L'ordre règne dans la chambrée.

Ce système abrégé n'irait pas sans sécheresse si l'homme suivant Alain n'était doté d'une pensée reconnaissante, plutôt que connaissante. Le monde a été placé devant son berceau en cadeau des fées. Après le monde, il se gouvernera lui-même et y trouvera une juste volupté : la plus solide partie de la philosophie, c'est la morale.

Alain a édifié un corps de morale antique et il a su le rendre intelligible, concret, l'enrichir de mille exemples charmants, ingénieux ou impérieux. Le paradoxe est de voir une vertu, héritée de Platon et de Corneille, jouer un si grand rôle dans la première moitié d'un siècle comme le nôtre, jouisseur ou exalté, indifférent ou confus, mais qui rejette habituellement l'héroïsme. Alain est encore du temps de Péguy et les universités populaires nous rappellent que les deux hommes eurent une action commune.

L'idée de Platon, qui est pleine de dédain, c'est qu'on ne saurait vouloir le mal. Avec Corneille, qui est rarement cité, mais qui accompagne Descartes dans sa forêt, l'affirmation se hausse d'un ton. Il est toujours facile de croire au destin comme il est facile de tomber par terre, pense Alain. « La pierre que j'ai lancée, disait un Ancien, n'est plus en mon pouvoir; elle va comme toute pierre. » Or, dans les actions qui changent l'homme, qui le rendent méchant, ingrat ou soupçonneux, la même nécessité, quoique moins visible, nous entraîne souvent bien loin de nos vues. C'est ainsi que l'amour se trouve à chaque moment sur le coupant du sabre; il faut choisir et l'inflexible loi accomplit notre choix, comme fait la vague au pilote. « Qui choisit d'aimer, il fait un grand et beau choix, car il choisit de conduire ce qu'il aime à la plus haute perfection... » (*Sentiments, Passions et Signes.*)

L'achèvement de cette morale, c'est la générosité ou le sublime, plus encore que la sagesse. La sagesse sait se dépouiller et regarder, tandis que le sublime invente, force les lois, fait respirer le monde et l'homme.

Chez Corneille, cela peut aller jusqu'à l'extravagance, comme on voit dans *La Place Royale*. Alain est plus modéré; il admire trop le climat des amours d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux. Henri Mondor nous a parlé de sa vie senti-

mentale avec une réserve qui prouve une âme chaste, mais qui nous privait d'éclaircissements. Il semble que l'auteur d'un *Stendhal* assez fameux ait séparé l'amitié et le désir, à l'égard des femmes, autant qu'il le put. C'est sans doute une loi d'espèce pour certains êtres. Stendhal lui-même, malgré ses principes gaillards, en fut victime.

Malgré sa vertu, Alain ne prend pas le visage d'une gouvernante anglaise, toujours prête à punir. Son kantisme est tempéré de romanesque, son goût pour le bien ne se passe pas d'intelligence.

Voici ce qu'il écrit du zèle : « Le zèle prolonge les passions et transforme en actions tous les gestes du maître, ce qui l'accable de décisions. » Plusieurs fois dans son œuvre, il défend la frivolité, « légèreté et inconstance voulue et même affectée, par une crainte du sérieux des hommes et du sérieux des questions. En ce sens, la frivolité est un art profond ». Il vante enfin le sommeil : « Sommeil, piété, refus, tout l'esprit du monde est peut-être dans une bonne administration du nonchaloir. »

Pourquoi cet éloge ? Parce qu'il ne perd jamais de vue l'animal humain et il insiste sur la forme naturelle que prennent nos passions, suivant les mouvements intérieurs de notre corps. Henri Mondor éclaire ce domaine, en nous disant qu'Alain souffrait de vertiges violents. La chute dans le vertige, dans la colère, dans l'impatience, cette trinité redoutable l'a souvent menacé.

Le vertige (comme la colère) renvoie tout à l'organisme. Il se méfiait de ce « monde du tressaillement, de l'impatience, de l'hypocondrie ou de l'ennui ». Il indiquait l'action, l'« oubliieuse action », pour en échapper et, naturellement, le sommeil. Devant le péril qui lui était le plus familier, il courait donc aux extrêmes, car il ne pensait nullement que l'esprit reprendrait son gouvernement, par droit de naissance, sans un effort extrême ou sans un calme absolu.

Le dernier trait qui l'éloigne d'un régent de collègue, c'est son horreur de la minutie. Il la condamne autant que la condamna le cardinal de Retz quand il découvrit qu'un pape, dont il venait d'assurer l'élection, avait pour premier souci, devant une statue de Bernin qu'on lui présentait, « d'observer une petite frange qui était au bas de la robe de celui qu'elle

ROGER NIMIER

Journées de lecture

Le mérite des études qui sont réunies dans cet ouvrage, c'est qu'elles n'ont rien de didactique, et Dieu sait qu'elles n'en sont pas moins instructives. Au contraire.

Presque toujours, notre jeune critique aborde avec sympathie les écrivains dont il parle sans acrimonie. S'il est quelquefois dur, agressif, c'est au-delà de tout parti pris, en passant. Ce qu'il se propose chez ceux qu'il considère comme ses maîtres ou ses amis, ce n'est ni de les exalter, ni de les abaisser, ni de les louer, ni de les honnir, mais de les comprendre. Il cherche uniquement à saisir le caractère dominant de chacun, son point fort, sans laisser de signaler les faiblesses, s'il y en a. Il a quelquefois de l'humour. Il donne plus volontiers dans l'humour. Où il excelle, c'est, comme les prospecteurs de bons vins, à dégager et définir le fumet, la saveur d'un ouvrage, pour nous en faire partager le parfum, le goût.

Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens qui aient une connaissance approfondie, minutieuse, et sans lacune de notre littérature, que ce soit celle du passé ou la production contemporaine, dont l'abondance est cependant accablante. Ce qu'on peut admirer chez Roger Nimier, c'est qu'il n'ignore rien des dessous et des arrière-plans historiques, propres à nous éclairer sur les écrivains dont il se propose de nous entretenir, fussent-ils antérieurs de trois générations à la sienne.

M. J.



65-II A 24736 ISBN 2-07-024736-8

Extrait de la publication

9 782070 247363